

On s'abonne à Lyon,

PROVISOIREMENT,

À l'Imprimerie du Journal,
Rue de la Poulallerie, 19.

L'ENTR'ACTE paraît le Dimanche, et se vend
dans les théâtres.

LES AVIS ET RÉCLAMATIONS
doivent être adressés franco au bureau
de L'ENTR'ACTE.



Abonnement :

Pour 3 mois — 3 francs.

Un numéro avec dessin, — 25 c.
Sans dessin, — 15 c.

PRIX DES INSERTIONS :

15 centimes la ligne, et 10 cent. pour les mêmes
insertions répétées.

L'ENTR'ACTE,

Gazette des Salons et des Théâtres.

DESSINS DE MODES, GROQUIS, PORTRAITS D'ARTISTES.

THÉÂTRES.

Revue de la semaine.

Vernet a fait ses trois débuts sans encombre, ce qui peut se traduire, dans le temps où nous sommes, par un succès franc et loyal. — Une fois les débuts terminés, il a joué *la Dame blanche* et *le Pré-aux-Clercs*, deux chefs-d'œuvre français dont personne ne conteste le mérite et que nous n'avons pas l'intention d'analyser. Ces deux opéras-comiques ont seulement prouvé que notre nouveau ténor possédait une voix qui pouvait se prêter à toutes ces difficultés du chant que Ponchard s'était créées pour les résoudre tout à son aise. M^{me} Minoret, dont on ne saurait trop louer le zèle, a été dans ces deux pièces à la hauteur de sa réputation. M^{me} Sallard, tout en changeant de rôle, n'a pas changé de talent. — Qu'est-ce que Laurençon va devenir ? — M^{lle} Adèle Bazire est une grande et belle danseuse qui fait comprendre qu'elle est de la bonne école. Cette seconde danseuse n'a fait qu'un début encore, mais on peut prédire d'avance le succès qui l'attend à la deuxième et à la dernière épreuve.

Cette semaine a été féconde en événements. Achard a terminé ses représentations mercredi, par une chaleur de trente degrés et avec une salle pleine. Disons encore, comme toujours, qu'il a joué avec sa verve et son talent ordinaires. Bravos, couplets, fleurs, rappels et couronnes, il a eu toutes les ovations. Outre la gloire, qui n'est rien ou presque rien selon nos penseurs et nos philosophes, Achard emporte mieux que cela, et le son des écus vaut bien celui de la trompette de la Renommée.

Rouen réclame notre compatriote ; aux Rouennais le plaisir, à nous les regrets. En partant il nous a chanté pour adieu une romance nouvelle que lui avait dédiée un de nos amis ; ne pouvant donner ici la jolie musique que M. Noblecourt a composée sur les paroles, nous reproduisons seulement les couplets qui ont été vivement applaudis.

L'ARTISTE A SON PAYS.

Ah ! quel plaisir d'être en voyage,
De revoir mes foyers chéris
Et les amis de mon jeune âge !
Rien n'est beau comme mon pays,
Rien n'est plus beau que mon pays !

Le pays ! ce mot plein de charmes
Laisse toujours un souvenir,
Et dans mes yeux brillent des larmes
Quand j'ai l'espoir d'y revenir.
Ah ! quel plaisir, etc.

Là, sont les baisers d'une mère ;

Là, mon cœur battit bien souvent ;
Voici le toit de mon vieux père :
Salut au seuil que j'aime tant !
Ah ! quel plaisir, etc.

Heureux s'il garde en sa mémoire
Le souvenir de mes essais !
A lui mes chants, à lui ma gloire,
A mon pays tous mes succès !
Ah ! quel beau jour ! heureux voyage !
Si parmi vous j'ai des amis,
Puissé-je emporter comme un gage
Quelques bravos de mon pays !
Les doux bravos de mon pays !

L'administration de M. Provence ne s'est pas endormie, et pendant le cours des représentations de M. Achard, elle s'est occupée à monter de nouvelles pièces.

Jeudi, nous avons assisté au troisième début de M. Casimir, dans *Chut !...* A la fin de l'ouvrage une légère opposition s'est manifestée et quelques sifflets se sont fait entendre, mais le public a protesté, et la majorité des spectateurs s'est prononcée formellement pour cet acteur. Ainsi que nous l'avons dit précédemment, M. Casimir a une bonne tenue, une diction juste et la voix fraîche et agréable ; s'il outre un peu dans les rôles qui demandent de la chaleur, c'est un défaut dont il se corrigera facilement. Nous pouvons donc le considérer comme admis tout-à-fait.

Arthur, drame-vaudeville en deux actes, à part quelques situations qui offrent de l'intérêt, nous a paru une pièce froide et un peu longue, mais nous ne prononçons pas un jugement définitif. Seulement, rendons justice à M. Sallard, M^{me} Faivre et M. Leroy qui ont joué avec chaleur et vérité. Barqui et M^{me} Adam ont su se faire applaudir, quoique chargés de rôles secondaires.

Nous avons remarqué au premier acte un décor nouveau représentant une barque que l'on va lancer à la mer ; cette toile, improvisée en quelques heures, est due au pinceau de M. Hippolyte Bernier. Ce jeune artiste réalisera les espérances que nous avait données, il y a trois ans, son beau décor de Louis XIII et de Cinq-Mars. Il est travailleur et consciencieux ; nous félicitons donc M. Provence d'avoir attaché un talent de plus à sa direction.

M. Dermay a résilié son engagement ; il est engagé au théâtre français de Milan. Cet acteur était en butte, il y a quelque temps, à une injuste opposition ; il a bien fait, selon nous, de tenir tête à quelques sifflets obstinés qui s'adressaient non pas à lui directement, mais plutôt aux rôles qu'il jouait par complaisance ; heureusement conseillé, M. Dermay a attendu que le public fût revenu à lui, et maintenant que

des applaudissements de bon aloi lui ont été justement acquis, il peut quitter une scène où il laissera, j'ose le dire, quelques regrets.

Valmore, que nous avons eu ici long-temps comme premier rôle de drame et comédie, vient d'être aussi engagé à Milan. Nous souhaitons bonne chance à tous.

J.

La Femme du Soleil.

Un jour, il y a deux années de cela, il se trouva une femme qui se dit : « Je suis la femme du soleil. » Et c'était une jeune fille fraîche et rose, cachant de beaux yeux bleus sous de longs cils noirs, laissant percer l'émail de ses dents à travers un continuel sourire, et balançant sa taille souple avec une langueur délicieuse ; créature étrange enfin, qui tenait plutôt du ciel que de la terre.

Elle avait nom Laurette.

Et Laurette était si frêle et si diaphane qu'on tremblait que le souffle d'un amant l'eût ternie comme une vitre humide, qu'un baiser l'eût effeuillée comme la brise effeuille une fleur fanée ; ange déchu, péri, oublié sur la terre, et dont la féerie eût fait son plus beau conte oriental. Ah ! si comme moi vous l'aviez vue, vous vous seriez prosternés devant elle comme devant l'image d'une sainte, vous l'eussiez aimée comme on aime un ange ; vous lui eussiez tout donné, votre avenir, votre ame, votre vie, tout ce qu'on donne à sa mère ! C'est qu'elle était vraiment la vierge la plus belle et la plus céleste que le ciel nous eût donnée.

Je me souviens qu'un jour, — et ce souvenir me restera au cœur toute la vie, — je la vis presque nue dans un parc, courant après un papillon. Sans doute le papillon, entré étourdiment dans sa chambre, était venu bruire à ses oreilles pendant qu'elle reposait, et la jeune fille, plus étourdie que lui et ne songeant pas que son corps était à peine voilé, s'était aventurée sur ses traces, le réseau de gaze à la main.

A les voir se poursuivre, se craindre, prendre mille sentiers et les quitter, on eût dit deux papillons qui jouaient ensemble : elle derrière un buisson, lui caché dans une haie ; elle le guettant au détour d'une allée, lui traversant un ruisseau pour forcer la jeune fille à se mouiller les pieds ; tous deux aussi rusés, aussi malicieux, aussi enfants.

L'avantage pourtant restait au papillon ailé ; car il volait toujours du côté où resplendissait le soleil pour empêcher Laurette de le suivre des yeux. Aussi je la voyais s'arrêter impatiente, et murmurer en faisant la moue : « Oh ! je t'aurai, vilain papillon ! Tu as beau voler vers le soleil, tu tomberas dans mon filet. » Puis le jeu recommençait, et c'étaient encore pour elle des courses vaines.

Quand elle fut lasse, elle s'approcha lentement du saule derrière lequel je me tenais caché dans ce moment. Elle était belle à ravir. Le vent, qui enflait sa jupe de soie et qui jouait avec les boucles de ses cheveux, lui donnait l'air d'un archange aux ailes de nacre qui va prendre son vol vers les cieux. Elle s'assit au pied de l'arbre. Les battements précipités de son cœur donnaient à tout son corps un tremblement nerveux ; elle avait les joues pourpres et les yeux demi-fermés. Je vous jure qu'en ce moment il fallut qu'une pensée étrange dominât mon esprit pour ne pas tomber à ses pieds, et lui dire : Vous êtes la plus belle créature de ce monde !

Je ne sais ce qui me retint. Il y avait dans mon admiration pour cette femme une pensée surhumaine ; c'était, je crois, du respect religieux, une fascination toute sainte, qui semblait venir d'en haut. Elle était toujours assise. Sa respiration était devenue plus lente par degrés, et sa tête s'était penchée sur sa poitrine, comme si elle dormait ; seulement on l'entendait par intervalles murmurer ces mots : « Le soleil !... Pourquoi ne peut-on pas regarder le soleil ? » Et cette pensée bizarre la jeta dans une méditation profonde.

Après quelques instants de silence, tout-à-coup elle devint pâle, avec des rides au front, avec les lèvres violettes et les yeux enflammés. Puis elle se leva lentement comme une pythonisse inspirée qui va prononcer un affreux oracle. Je m'élançai au-devant d'elle pour lui donner secours, croyant que son cœur allait faillir. A ma vue, elle fit un mouvement de tête convulsif ; et me frappant sur l'épaule, elle me dit d'une voix accentuée : « Je suis la femme du soleil. » Et disant cela, elle se mit à marcher gravement comme marcherait en scène un comédien bouffon jouant le *Bourgeois gentilhomme*.

La pauvre fille ! elle était folle. On la fit enfermer dans une maison de santé.

Dès ce jour, elle écrivit au soleil lettres sur lettres. Voici quelle fut la première :

« Monsieur,

» On dit que j'ai tort de vous aimer, parce que vous êtes puissant et que je ne puis jamais vous appartenir. Mais que voulez-vous ! L'amour ne se commande pas. Je prévois bien des obstacles, et par conséquent bien des chagrins ; mais n'importe. On dit que contre l'amour qui persévère l'indifférence finit toujours par être un mauvais bouclier.

» J'attends mon sort.

LAURETTE DE BREZY.

Cette lettre, ainsi conçue et remise au portier de la maison de santé pour être jetée à la poste, obtint la réponse suivante :

« Mademoiselle,

» Vous êtes une folle. Votre inconcevable lettre a failli me compromettre ; car je suis marié et père de famille. A l'avenir, épargnez-vous la peine de m'écrire, et tâchez de vous guérir de votre fol amour. »

Cette réponse presque malhonnête, loin de décourager la jeune fille, ne fit qu'irriter sa passion. Alors elle se mit à écrire tout le jour.

Mais à ses lettres si passionnées et en même temps si naïves, elle ne recevait jamais que de brutales réponses. En voici une entre mille, qui fut la dernière :

« Mademoiselle,

» Pour éviter dorénavant des frais de port, vos lettres seront consignées chez mon portier.

» Votre très-humble serviteur,

B., D.-M.-P.

» Montmartre, 3 août 1831. »

Pendant vingt jours elle s'abstint d'écrire, et pendant vingt jours elle relut cent fois cette dernière lettre. Au bout de ce temps, elle comprit qu'elle avait été folle ; elle était guérie.

Le soleil qui avait opéré cette guérison merveilleuse n'était autre que le docteur Blanche.

Mon dernier Rêve.

Moi j'aime à voir ton front se baisser soucieux,
A suivre ta pensée au-delà de ton rêve,
Comme un soleil le soir qui se couche et se lève,
Et regarde sur d'autres cieux.

(Cité des Hommes.)

Si tu voulais un jour comprendre ma tendresse,
T'asseoir à mes côtés, à l'ombre du chemin,
En me disant des mots qui chassent la tristesse,
Et que le cœur répète encor le lendemain ;
Si tu voulais un jour m'aimer comme je t'aime,
Je donnerais mon ciel à l'heure du trépas ;
Car, pour moi, ton regard est un bonheur suprême
Que les anges même n'ont pas.

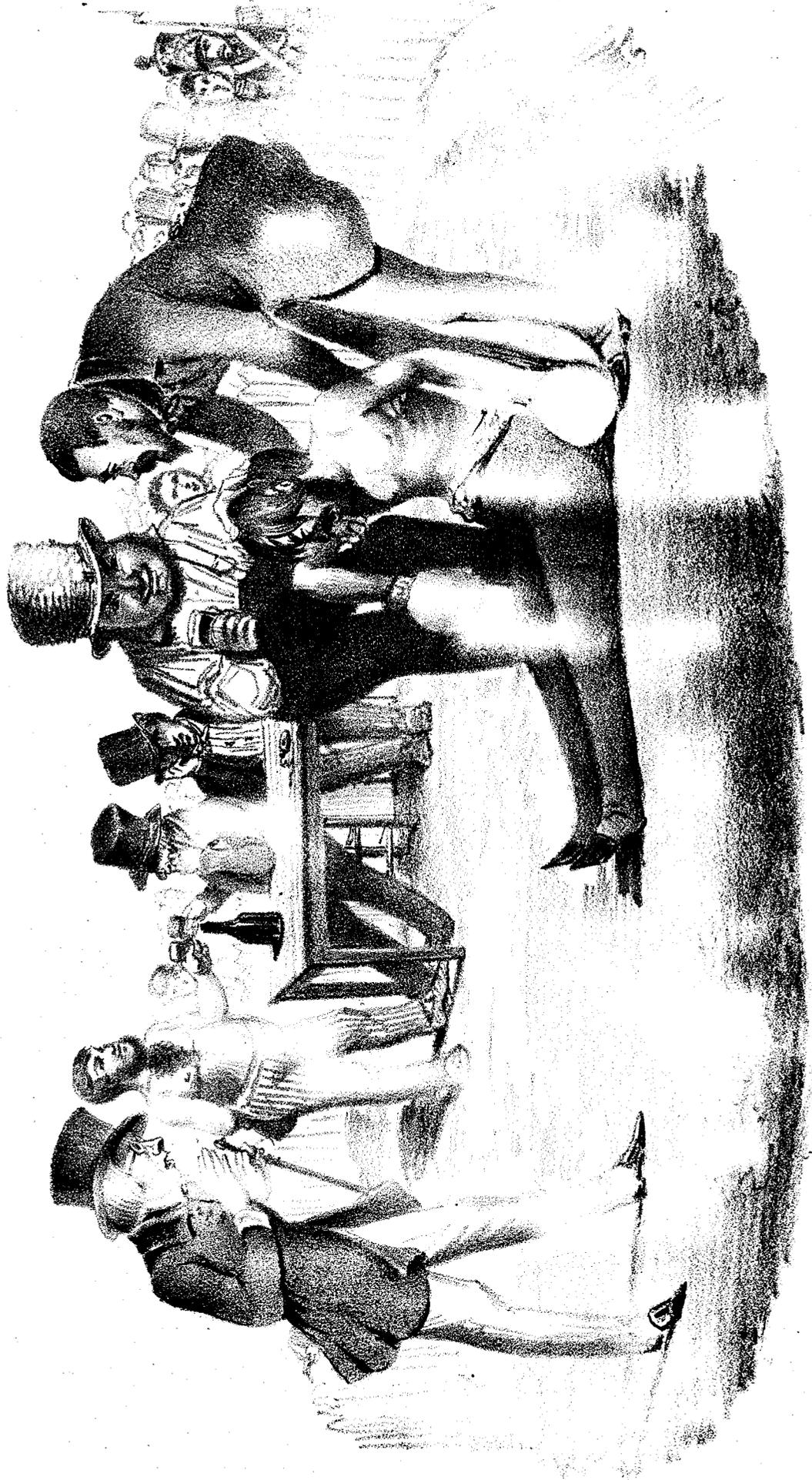
C'est que je sens en moi s'agrandir ma pensée
Lorsque j'entends vibrer le doux son de ta voix ;
Tu ranimes la foi dans mon ame affaissée,
Tu deviens de ma nuit l'étoile que je vois ;
Tu fais ma poésie. — Et, contemplant l'espace,
Je dis au jeune oiseau qui plane dans les champs :
Afin qu'il pense à moi, murmure quand il passe
Quelques-uns de mes humbles chants.

Pour marcher avec toi je parfume ma vie :
C'est qu'il faut à ton cœur un cœur purifié ;
L'abeille sur le lys se pose plus ravie
Lorsque par l'air du soir il s'est vivifié.
De l'arbre de mes jours fais reverdir la branche,
Et mon front sous l'autan ne sera plus penché ;
Du cygne on ne peut pas tacher la plume blanche,
Si dans l'eau pure il s'est caché.

Mais si tu ne viens pas où je me suis placée,
Si jamais nul écho ne te parle de moi,
Je suivrai jusqu'au bout ma route commencée,
J'irai sans dévier entre le ciel et toi.
Dieu ne nous laisse pas toujours dans la souffrance ;
Il est un bien en nous qui ne doit pas finir :
Lorsque devant nos pas s'efface une espérance,
Nous retrouvons un souvenir.

Une joie est toujours près d'une peine amère ;
Ainsi Dieu nous console au moment des douleurs ;
Notre passé nous rend les baisers d'une mère ;

L'entracte Lyonnais.



Les. Béraud, rue St. Genev., 8, à Lyon.

Arène Lyonnaise.
Premier début d'un Comédien.

Notre berceau renaît tout recouvert de fleurs ;
Notre premier soleil verse sur nous sa flamme ;
Tout se replace aux lieux où l'on est de retour ;
On aime à retrouver les doux soupirs que l'âme
Donnait à son premier amour.

Et je dirai le soir, quand je serai courbée,
Quand le printemps pour moi n'aura plus de beaux jours,
Quand la dernière tige au bois sera tombée :
Mon Dieu, vous le voyez, je l'adore toujours !
Toute ma vie était d'amour et de prière ;
Sur mon égarement fermerez-vous les yeux ?
Et je préfère encor vivre sans la lumière
Que d'être sans lui dans vos cieux !

CLARA FRANCIA-MOLLARD.

LE CLUB DES BÊTES.

Paris, le 7 juillet.

Monsieur le Rédacteur,

Vous n'avez pas lu, sans doute, les réglemens constitutifs de notre société, dont les journaux ont donné quelques extraits, car vous auriez compris, vous qui n'êtes pas bête, que nous nous étions interdit la faculté de correspondre avec des gens lettrés comme vous. Cependant, comme votre ville peut fournir à la société bon nombre de bêtes, je consens à vous donner la copie de nos statuts.

Président du club des bêtes.

Le public nous saura gré de l'initier à de pareils secrets. Cette institution qui, de prime abord, nous a paru d'une haute portée, devait éveiller toute notre attention ; nous n'avons rien négligé pour obtenir de nos amis de Paris ce que nous mettons aujourd'hui sous les yeux de nos lecteurs.

CLUB DES BÊTES.

STATUTS.

Moralité du club.

Le club des bêtes est formé dans la haine des sociétés littéraires et de tempérance ; il n'a pour loi que la morale de Salomon, pour catéchisme que les actions d'Épicure. Boire, manger, dormir et ne pas travailler entre ses repas, voilà ce qu'il faut savoir faire pour être digne de s'appeler BÊTE.

§ Ier. — Alimentation.

ARTICLE PREMIER.

Pour être incorporé dans le club des bêtes, il faut justifier de sa paresse pour le travail, et de la bonne volonté de sa mâchoire. Il faut savoir manger sans faim, boire sans soif, et cela le plus long-temps possible. Nul ne sera membre du syndicat s'il ne contient douze bouteilles sans dévier.

ART. 2.

Il faut savoir se tenir à table, et ne tomber dessous qu'à propos ; mettre ses coudes sur la nappe, boire dans le verre de son voisin, fumer toujours, être habile à découper, ne jamais rien laisser sur son assiette. Nul ne sera membre du syndicat s'il n'a mangé un gigot le mouton de dix livres ou une énorme diinde.

ART. 3.

Chaque repas du club doit durer neuf heures sans désenparer ; toute bête qui quitterait la table après le premier service serait considérée comme absurde, et deviendrait passible d'une amende de 20 francs. Les bêtes qui se disputeraient à table seront mises hors de combat et renvoyées sans diner.

ART. 4.

S'il arrivait qu'un membre restât de sang-froid pendant trois repas consécutifs, il serait considéré comme profane, et rentrerait dans la classe des apprentis. — Il serait passible en outre d'une amende de 50 francs.

ART. 5.

Les indigestions seront traitées aux frais de la société. Les maux de dents, gastrites, crises d'estomac, et toutes les maladies qui peuvent produire une incapacité de travail, recevront des gratifications.

§ II. — Spiritualisme.

ART. 6.

Toute personne ayant composé une œuvre quelconque, et l'ayant fait imprimer dans une feuille publique ou dans un in-folio, in-4°, in-8°,

in-18, in-32, in-64, quelle que soit sa nature, fût-ce même une chanson bachique, ne pourra être reçue bête.

ART. 7.

Les personnes qui ne sauront ni lire ni écrire seront admises sans examen.

ART. 8.

Les bêtes qui se livreront à des bons mots, ou toute autre fadaise littéraire de ce genre, pendant la durée d'un repas, seront appelés lettrées, et elles ne boiront, pour punition, que du vin de Surène préparé à cet effet.

ART. 9.

Toute bête devra se découvrir devant les chefs de cuisine, qui seront toujours placés aux deux bouts de la table. — Les chefs de cuisine auront le chapeau sur la tête.

ART. 10.

Toute bête en s'incorporant au club recevra un nom patronimique qu'elle gardera pendant toute la durée des repas. Le buste de son patron sera placé dans la salle, au-dessus de sa place ordinaire.

ART. 11.

Les femmes seront exclues.

§ III. — Intérêts pécuniaires.

NOTE DU PRÉSIDENT. — Nous croyons devoir supprimer ce paragraphe, ainsi que les observations générales qui le suivent : ces détails pourraient ne pas amuser vos lecteurs.

Ont signé : SALOMON, président.

LUCULLUS, BERCHOUX, BRILLAT-SAVARIN, SARDANAPALE.

CÉLINE.

Lorsque, dans une soirée de représentations brillantes, vous êtes jetés pêle-mêle sur les bancs du parterre, vos yeux ne s'arrêtent point sur la foule confuse et inconnue qui vous entoure ; ils se promènent avec amour sur ces galeries jonchées de jeunes filles, ou bien encore se suspendent, enivrés, à ces blondes têtes qui s'épanouissent au-dessus de vous, dans les loges, comme de fraîches guirlandes de fleurs. Ici tout est vie, tout s'enflamme sous les gerbes étincelantes du gaz ; dans votre exubérance de désirs, vous embrassez toutes ces jeunes existences d'un coup-d'œil ; vous rêvez pour elles de suaves voluptés, et si votre âme est encore neuve, peut-être ne vous est-il jamais venu à la pensée que sous ces grâces riantes se cachent souvent de cuisantes douleurs, de grandes misères, des désespoirs profonds.

Voyez là-haut, à gauche, dans cette loge du second rang : deux femmes bien jeunes encore tournent en ce moment leurs regards sur vous ; arrêtons-nous aujourd'hui à l'une d'elles et demandons-lui les mystères de sa vie. Elle a nom Céline, et pour âge 21 ans ; une chevelure noire et flottante fait ressortir avec grâce la blancheur de sa peau, le doux incarnat de ses joues ; à défaut d'expression bien caractérisée, sa physionomie respire la bonté ; jamais de vives passions ne viendront y creuser des rides ; ses yeux lancent partout à la fois de folles et électriques étincelles ; c'est un jeu incessant dans lequel ses regards s'éparpillent et caressent tour à tour nos jeunes lions des galeries et nos vieilles aristocraties. Pardonnez-moi cette comparaison qui, je le crois, rendra ma pensée : les yeux de Céline, perpétuellement mobiles, dépeignent tant de sensations diverses, promettent tant de voluptés secrètes, qu'il serait permis de les prendre pour des feuillets d'échantillons au bas desquels les variétés de prix sont cotées. Oui, de semblables pensées détruisent tout prestige, soufflent sur toute illusion ; mais lorsque le livre de notre société est ouvert, pourquoi ne pas y lire ? Pourquoi ne point étouffer ou prévenir ces candides ardeurs qui se laissent surprendre à de trop faciles regards ? Il y a chez Céline lutte de sentiment et de calcul ; le besoin fait sentinelle auprès de son cœur ; elle est victime de la force des choses ; pour elle la coquetterie est un moyen, sa mère le lui a dit ; elle s'est étudiée à comprimer les élans de son âme et s'avilit avec conscience. Une pensée préméditée de triomphe a répandu sur toute sa personne ce laisser-aller, ces brusques transitions de la langueur à la folle gaité. Céline semble sourire avec sa compagne ; ne vous abusez pas sur le motif de cette joyeuse causerie, ses dents blanches vous l'expliquent. Céline dispute quelques fleurs à son amie, c'est l'avant-goût du plus tendre combat ; Céline laisse tomber son bras en dehors de la loge, la délicatesse de sa main potelée est mise en évidence ; Céline rejette au loin sa mantille, elle vous révèle les secrets trésors de sa gorge et les séduisants contours de sa taille. Peut-être la maigreur a-t-elle déjà creusé la chute de ses épaules ; mais

un collier de perles déguisera la trace des privations. Ce collier ! avec quel orgueil de souvenir la jeune fille l'étale ! il est le glorieux et dernier débris de sa première histoire des faiblesses du cœur ; Céline a bien des fois pleuré sur ce muet témoin d'une affection vive et primitive, que rien ne pourra désormais lui rendre. Maintenant Céline ne sait plus pleurer ; mais elle garde pour ce gage d'amour une sorte de vénération et de culte ; il lui rappelle cet âge si riche d'espérances déçues ; il lui a servi de consolateur et d'ami dans les jours de délaissement et de misère ; et parce qu'elle n'eut pas la force de lui faire un éternel adieu, Céline a bien des fois fait taire ses besoins. Car, le savez-vous bien ? la jeune fille ne s'est pas livrée de gaieté de cœur aux épreuves de la vie ; il a fallu bien des contraintes, bien des nuits sans sommeil, bien des jours sans paix, bien des reproches de sa mère, bien des remords arrosés de ses larmes, avant que Céline s'endormit sur son déshonneur et se livrât à la débauche comme à son industrie ; maintenant encore, à cet âge où la conscience est engourdie, où les moyens de séduction brillent de tout leur éclat, croyez-vous donc qu'elle ne sent pas souvent l'aiguillon de la nécessité ? Cette femme que vous voyez fraîche et riieuse, cette femme qui dissimule avec art ses pré-occupations, cette femme n'a pas diné. Que fera-t-elle ce soir ? Hier Céline possédait encore sa dernière pièce d'or ; un dandy qui s'est ruiné dans l'orgie et le jeu est venu solliciter ses secours, elle lui a fait l'aumône de son or ; car la jeune fille que le monde insulte comprend cependant le malheur, et si jamais le hasard la faisait riche, sa fortune serait le patrimoine des pauvres. En attendant, la réalité l'écrase ; Céline a faim, et toutefois elle a demandé à sa compagne une entrée au théâtre. Pour la femme les souffrances physiques sont peu de chose ; tout s'efface pour elle devant un triomphe de l'amour-propre ; une séduction peut la faire vivre. Comprenez-vous bien, Céline ? enviez-vous encore le sort de cette jeune fille que la société méprise et délaissera bientôt, suivant toutes les probabilités ? Que lui restera-t-il à faire alors ? Elle s'en ira, comme sa mère, finir sur un grabat de l'hospice ; des sœurs charitables accuseront l'exigence de sa position, rudoieront sa misère, déchireront avec l'insulte ses derniers instants.

Pauvre Céline ! plaignez-la, mais ne la condamnez point.

Sur notre lithographie.

Les artistes chargés des portraits de M^{me} Minoret et de M. Barqui n'ont pu encore achever leur travail ; en conséquence, nous offrons à nos abonnés une caricature représentant les *Arènes lyonnaises*. Un frère et délicat gentleman a défié à la boxe un lutteur de profession, et l'infortuné a eu le dessous ; le lutteur triomphant avale un verre de vin à la santé du vaincu.

A propos de la Sylphide.

Le jeune artiste dont nous avons mentionné le succès dans les *Meuniers*, si grotesquement *aquatés*, a bien voulu se charger, dans la *Sylphide*, du rôle de M. Laurençon, dont le nom était affiché. L'accueil bienveillant qu'il a reçu du public a complètement rempli notre attente, et pleinement confirmé la prophétie que nous avons hasardée à son sujet.

Nous invitons M. Provence, dans ses intérêts, à jeter les yeux sur cet artiste, enfoui dans sa timidité et dans son indolence ; c'est un de ces talents ingénus, qui s'ignorent eux-mêmes, qui ne savent point se révéler, et qui, si personne ne les en tire, restent à jamais dans leur obscurité, comme ces grands poètes qui n'ont jamais fait un seul vers. Nous apprenons qu'un danseur arrive à grandes journées de Bordeaux pour remplacer M. Laurençon, qui aurait résilié son engagement. Au lieu d'engager des artistes inconnus, sur la foi de réputations souvent exagérées, M. Provence, qui a des sujets sous la main, devrait, au contraire, se hâter de se les attacher ; cette conduite lui éviterait d'énormes frais de voyage, et accuserait chez lui un tact qu'on s'obstine à lui refuser, depuis qu'il a été si infortuné dans certains choix.

CAUSERIES.

M. Provence, choisi par le ministère de l'intérieur pour diriger le théâtre du Cirque, va décidément prendre les rênes de cette nouvelle administration.

— Le tirage de la loterie au profit des pauvres a eu lieu le 11 juillet

sous la présidence de M. le maire. Les porteurs de billets peuvent consulter la liste affichée à la salle de la Bourse, et que nous regrettons de ne pouvoir donner, vu le défaut d'espace.

— On attend de Bordeaux un danseur comique pour remplacer M. Laurençon qui a résilié hier son engagement.

— M. Verdellet est engagé au théâtre du Gymnase ; c'est une bonne acquisition comme second comique.

— Vizontini aîné vient d'obtenir un succès d'enthousiasme à Marseille, dans *Clermont*, rôle créé par Bouffé à Paris.

Le comique que nous avons tous applaudi pendant deux ans, et à qui nous devons plusieurs belles créations, a été couronné et rappelé par les Marseillais.

— Le dernier numéro de *l'Abeille musicale* renfermait une romance que nous recommandons à tous les dilettanti : la *Mère du Condanné*, musique de Romagnesi, est une charmante production dont M. d'Hennin a consolidé, elle surtout, le succès dans tous les salons de Paris où sa belle voix est si admirée.

Nous recommandons pareillement aux amateurs de musique légère et spirituelle la dernière chansonnette du *Ménéstrel*, musique de notre compatriote M. Ruotte.

Charade.

Pour arriver à mon entier,
Il faut passer sur mon premier
Qu'on a jeté sur mon dernier.

Le mot de la dernière charade est *Belle-cour*.



ANNONCES.

AVIS IMPORTANT.

AUX GENS DE LETTRES ET A MM. LES PROFESSEURS ET INSTITUTEURS DE PREMIER ORDRE.

Le professeur américain continue ses cours de langues anglaise italienne et grecque moderne, garantis complets, en vingt-une leçons d'après la méthode impressive du célèbre professeur anglais Robertson dont les journaux de Paris font un si grand éloge. Enfin, le professeur se charge volontiers, et même garantit, de mettre une personne intelligente en état de traduire tout ouvrage, et, qui plus est, de phraser bien correctement avant les dix premières leçons, et cela sans l'obligation d'étudier. D'ailleurs, il offre d'en référer à des familles hautement respectables.

Prix pour le cours complet : à domicile, 30 fr. ; chez lui, 20 fr. en classe, 15 fr.

On n'est pas obligé de payer le cours d'avance, ni de le continuer si on croyait ne point réussir.

S'adresser au concierge, rue Royale, n° 8.

Excellente occasion.

TRÈS-BON PIANO, presque neuf, à vendre, à un prix de beaucoup au-dessous de sa valeur.

S'adresser à M. Placy, quincaillier, place de la Préfecture, au coin de la galerie de l'Argue.

DÉCOUVERTE IMPORTANTE.

BREVET D'INVENTION DE 10 ANS,

M. Justin DIACON, breveté du gouvernement pour l'invention spécifique pour la destruction des punaises, rats et souris, a placé son entrepôt général pour les départements du Rhône, de l'Ain, de l'Isère de la Loire et de l'Ardèche, chez M. BORELLE, pharmacien, place de la Préfecture, n° 13, qui est chargé d'en placer des dépôts dans toutes les localités de ces départements. — (Affranchir.) (1)

GUÉRISON DES RHUMES, TOUX, CATARRHES.

Maux de gorge, enrrouements, oppressions, épuisements, palpitations, et toutes les Maladies de Poitrine sont guéries radicalement par l'usage plus ou moins prolongé du sirop de Stœchas d'Arabie : la haute réputation dont il jouit le dispense de tout éloge. — Prix : 4 fr. par flacon, à la pharmacie PERENIN, rue Palais-Grillet, n° 23, à Lyon.

Joachim DUFLLOT, rédacteur-gérant.

LYON. — IMPRIMERIE DE BOURSY FILS, RUE DE LA POULLAILLERIE, 1.